Libertés sexuelles au XVIII^e siècle

Anthologie

Choix de textes et préface
de Franck Salaün

Rivages poche
Petite Bibliothèque

PRÉFACE

Les débats actuels sur l'importance du consentement invitent à reconsidérer les représentations de la sexualité véhiculées par la littérature et les écrits personnels. C'est particulièrement vrai s'agissant de la littérature du XVIII^e^ siècle. À une époque où le substantif « sexualité » n'existait pas encore – on date sa première occurrence du XIX^e^ siècle –, les relations sexuelles y sont évoquées par divers biais, tantôt du point de vue médical, tantôt sous l'angle religieux de l'union des époux dans le cadre du mariage, tantôt enfin dans la perspective des plaisirs : plaisirs villageois, comme dans les comédies de Dancourt, et plaisirs aristocratiques plus ou moins recouverts de gaze[1].

Certains tableaux de Watteau, au premier rang desquels *Le Pèlerinage à l'île de Cythère* (1717), illustrent bien cette tendance à idéaliser

les relations entre les hommes et les femmes. *A contrario*, et probablement en réponse à ce goût très français – et très hypocrite, il faut bien le dire – pour les scènes galantes, le peintre anglais William Hogarth opte pour une représentation plus explicite du désir masculin et du partage des rôles dans la relation sexuelle. Ainsi représente-t-il en 1730-1731, dans le diptyque *Before*[2] et *After* – comprendre *avant* et *après* l'acte sexuel –, premièrement, un homme qui n'hésite pas à user d'une certaine violence face à une femme qui lui résiste ; puis, le même homme, les yeux dans le vague, tandis qu'à l'inverse sa partenaire, devenue affectueuse, lui adresse un regard langoureux, autre façon de réactiver en chiasme les stéréotypes genrés.

Les notions de libertinage, de séduction, voire de badinage, fréquemment convoquées avec une certaine complaisance pour rendre compte des représentations de l'amour dans la culture française du XVIII[e] siècle, ont souvent eu pour effet d'euphémiser les abus, en particulier le viol, tandis que les revendications les plus franches d'un droit au plaisir et à la volupté, suivant la distinction établie par La Mettrie (texte 21), étaient marginalisées.

Des images chatoyantes de rencontres mondaines au temps de la Régence aux scènes

provocatrices reprises dans les gravures des best-sellers de la littérature pornographique des années 1740 jusqu'à la Révolution, en passant par les évocations des stratégies déployées par les petits-maîtres et les libertins notoires de Crébillon à Laclos, tout un imaginaire a contribué à minorer la question de la violence en renforçant les stéréotypes concernant les pulsions genrées : d'un côté la puissance irrésistible du désir, de l'autre la fureur venue du mystérieux utérus, du désir de jouir et de la jouissance ; l'attaque masculine et la défense plus ou moins simulée de la femme constituant une sorte de danse nuptiale au terme de laquelle l'homme connaîtrait la mélancolie post-coïtale et la femme l'ivresse prolongée ouvrant sur l'attendrissement et l'attachement, conformément à la sentence attribuée à Galien : *« Post coitum omne animal triste est sive gallus et mulier*[3]*. »*

À travers ce renversement des états, de l'attaque pulsionnelle à la dysphorie pour l'homme, et de la frayeur à l'euphorie pour la femme, c'est toujours la femme qui se voit associée à la malédiction éternelle de la concupiscence. Comme nous le rappellent certains témoignages, sous la forme de mémoires, comme ceux de Jeanne Marie Roland (texte 8), ou de fictions, comme l'*Histoire de Madame de Montbrillant*, de Louise

d'Épinay (texte 9), en partie autobiographique, la violence physique et symbolique exercée par les hommes était une triste réalité, tout comme la hantise de voir sa réputation ruinée par une « liaison » inappropriée, qui pouvait en outre avoir pour effet une grossesse déshonorante.

Dans cet univers en trompe-l'œil, comment comprendre la place faite à ce que l'on ne nomme pas encore la sexualité ? On le sait, contrairement à l'apologie du plaisir omniprésente chez Théophile de Viau et les déniaisés élitistes du XVII^e siècle, l'art de vivre des libertins, résumé par Versac dans les *Égarements du cœur et de l'esprit* (texte 5), repose sur des conventions et s'apparente à un art militaire[4] ou à une forme de vénerie. Le libertin doit choisir sa proie en fonction de la place qu'il occupe parmi les séducteurs au moment de son projet. Ainsi, qu'il désire ou non la femme à sa portée, il y a des situations où il se doit de passer à l'action, sans quoi il affaiblirait sa position dans la hiérarchie des libertins et prendrait le risque d'être rapidement démonétisé. C'est en substance ce que Versac enseigne à Meilcour dans ce passage : « Vous êtes trop jeune [...] pour ne pas avoir Madame de Senanges. Pour vous, c'est un devoir ; si je la prenais, moi, ce ne serait que par politesse. Vous avez actuellement besoin d'une femme qui vous mette dans

le monde, et c'est moi qui y mets toutes celles qui veulent y être célèbres[5]. » On est loin de l'amour libre que les images de Woodstock ou d'Hydra, l'île grecque rendue célèbre par Léonard Cohen, incarnent, non sans charrier à leur tour des clichés et masquer des violences embarrassantes.

Tout bien considéré, la littérature pornographique, bien qu'elle reproduise à l'infini les stéréotypes concernant les relations sexuelles, a plutôt contribué à naturaliser les pulsions, à les démystifier[6]. Ainsi Saturnin, qui finira son existence en exerçant la fonction de « portier des Chartreux » dans le roman de Gervaise de Latouche (texte 1), et Thérèse, condisciple d'Éradice (anagramme de Cadière, en référence à un fait divers qui avait fait beaucoup de bruit en 1731, cette jeune femme ayant été abusée par le père Girard) et narratrice de *Thérèse philosophe* (texte 2) ont-ils en commun de manifester leur « tempérament » après s'être trouvés en position de voyeurs. Selon un lieu commun du temps, toujours en vigueur de nos jours, comme le confirme le scenario type des œuvres érotiques, le spectacle de l'amour produit immanquablement l'envie irrésistible d'en imiter les protagonistes[7]. En matière d'excitation sexuelle, le mimétisme serait la règle. Quoi qu'il en soit,

en parler constituait déjà une transgression déterminante.

Cette difficulté à aborder de front la question des formes de la vie sexuelle et à décrire objectivement les nuances de la palette des plaisirs explique aussi l'importance du paradigme de la prostitution. Renouvelant la figure de Laïs, célèbre prostituée de l'Antiquité qui s'offrait le luxe d'être l'amie de Diogène le cynique, la fille de joie expérimentée (texte 13) et la prostituée vertueuse permettent de diffuser un savoir anthropologique. Car, comme on peut le lire dans le *Catéchisme libertin à l'usage des filles de joie et des jeunes demoiselles qui se décident à embrasser cette profession*[8], publié en 1791 par Théroigne de Méricourt, à laquelle Élisabeth Roudinesco a consacré un bel essai[9], la prostitution suppose des connaissances et répond à des besoins fondamentaux (texte 12). Parallèlement aux projets visant à régler le problème de la prostitution soit par une interdiction, soit par une réglementation stricte incluant des mesures prophylactiques selon une approche hygiéniste, soit encore sous la forme d'une utopie intégrant ces dimensions, comme dans le *Pornographe ou Idées d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées propre à prévenir les malheurs qu'occasionne le publicisme des femmes* (1769), de Rétif de la Bretonne, qui

imagine la construction de Parthénions, maisons closes idéales, d'aucuns se prennent à rêver d'une société dans laquelle la prostitution serait générale, chaque individu, quels que soient son genre et son orientation sexuelle, se devant de répondre aux désirs des autres. C'est le cas de l'auteur de la brochure intitulé *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*, fraîchement imprimée, que, dans *La Philosophie dans le boudoir*, de Sade, le personnage de Dolmancé rapporte à Madame de Saint-Ange et, à la demande de cette dernière, lit à haute voix (texte 14).

La mode des sérails dans les romans de l'époque n'est pas sans rapport avec ce questionnement. Au-delà de la couleur locale permise par leur évocation, ils figurent le caractère asymétrique des relations entre les hommes et les femmes, et l'absurdité des tentatives de justification de cet état de fait. Aussi Roxane, la favorite d'Usbek dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, apparaît-elle comme une héroïne de l'amour : malgré son statut relativement privilégié, elle défie son maître-propriétaire et ses eunuques en se livrant à sa passion et en choisissant le suicide après la mort de son amant (texte 10). Non sans audace, dans *La Religieuse*, Diderot réinterprète le modèle du sérail[10] en décrivant la façon dont la Supérieure

de Saint-Eutrope soumet les sœurs placées sous sa responsabilité à ses désirs insatiables (texte 4).

À cet égard, et peut-être cela explique-t-il la fascination que ses œuvres ont pu exercer un temps[11], Sade est sans doute celui qui est allé le plus loin dans l'exploration des possibles sexuels, levant les tabous, figurant les fantasmes, y compris en abordant les relations homosexuelles (texte 16), les voies de la jouissance, sans oublier l'inceste et l'association entre interdits, plaisir et souffrance. Des générations de lecteurs et de lectrices, notamment au temps des surréalistes[12], ont trouvé dans ses romans des évocations débridées en phase avec leurs aspirations libertaires.

Cela étant, force est de constater que la domination masculine était inscrite dans la culture du XVIII^e siècle. Ainsi la liberté sexuelle des hommes, dont les excès étaient atténués par l'éloge de la virilité et la prise en compte de l'état dysphorique succédant à la jouissance, malgré l'existence de quelques figures de femmes dominatrices, impliquait généralement la soumission des femmes, ou le préjugé d'un désir irrépressible et euphorique, rapporté aux fameuses « fureurs utérines » (texte 3), et à la nymphomanie, horizon fantasmatique des représentations de la puissance des pulsions.

Cette prétendue nature féminine, qui reprend le mythe chrétien de la tentation d'Adam par Ève, tout en soulignant la vulnérabilité des femmes et le rôle actif des hommes, cumulée avec la condition sociale de la femme, ont grandement contribué à assurer durablement la domination masculine. La femme était non seulement tournée vers la luxure, mais irrémédiablement mineure et vouée à obéir à un homme. Cela revenait aussi à faire le distinguo entre désirs légitimes et désirs illégitimes, les pulsions masculines étant d'avance relativisées et les acteurs de violences déculpabilisés, ce dont témoigne encore le récit par Valmont de l'initiation de la jeune Cécile, un viol transformé en leçon de choses (texte 6). Pour les hommes, le consentement n'a alors pas d'importance, car le désir de jouir est présupposé, tandis que les résistances sont interprétées comme un passage obligé et une convention.

Ces stéréotypes sont aussi présents dans les mises en garde adressées aux jeunes femmes. Rien de plus dangereux pour une femme que de perdre sa virginité avant le mariage et d'avoir la réputation d'être facile ou libertine. Cela explique au passage pourquoi le statut le plus favorable à la liberté sexuelle pour une femme est celui de veuve[13], et plus précisément, comme

l'explique savamment la marquise de Merteuil dans *Les Liaisons dangereuses*, de veuve réputée bonne chrétienne ou dévote (texte 11).

Paradoxalement, les revendications d'une plus grande liberté en amour n'ont pas forcément pris la forme d'une apologie de la jouissance sexuelle et de la multiplication des partenaires. La thèse conformiste, d'inspiration chrétienne, de la supériorité, voire du caractère sacré de la monogamie et du mariage, a pu alimenter des débats touchant l'amour délicat, chez des auteurs considérés comme mineurs, notamment chez les correspondants de Charlotte Bourette, née Reynier, la tenancière du Café allemand, surnommée la « Muse limonadière » (textes 22 et 23), et sur l'amour sublime chez un Rousseau, dont la *Julie ou La Nouvelle Héloïse* constitue un sommet, non sans ambiguïté s'agissant du statut du plaisir sexuel. Alors que Saint-Preux, dont le surnom renvoie à l'amour courtois *(fin'amor)*, évoque leur nuit d'amour comme le plus beau moment de son existence, ce qui ne l'empêche pas, durant son séjour à Paris, de coucher avec une fille de joie[14], Julie, pleinement consciente des obstacles qui attendent les deux amants, manifeste, à l'instar de Madame de Clèves dans le roman de Madame de Lafayette, une inquiétude, qui impose à la suite du récit sa tonalité sérieuse, puis sa gravité tragique. Pour

sa part, Valmont ne finit-il pas par reconnaître la profondeur du plaisir causé par l'amour partagé en évoquant sa nuit avec la présidente de Tourvel (texte 24) ? Cela donne tout son sens à la phrase tirée de la préface de *Julie ou La Nouvelle Héloïse* mise en exergue de son propre roman épistolaire par Laclos : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. »

Dans un grand nombre d'écrits du XVIII^e siècle, la question de la liberté sexuelle est ainsi évoquée de façon explicite ou implicite. Les échantillons réunis dans ce volume permettent de mesurer la distance qui sépare la reconnaissance de l'intimité de la violence parée des atours de la séduction. À l'évidence, on préfère considérer Casanova, qui déclare dans la préface de ses *Mémoires* : « Cultiver les plaisirs de mes sens fut dans toute ma vie ma principale affaire : je n'en ai jamais eu de plus importante[15] », comme un aventurier et un séducteur que comme un violeur. Pourtant, la scène qu'il rapporte dans laquelle il abuse de la fille d'une blanchisseuse est bien celle d'un viol (texte 7). *A contrario*, on constate l'émergence ou la résurgence d'un discours parfois marqué par le modèle courtois, parfois davantage enté sur une certaine idée de la simplicité des mœurs, avec des motifs typiques :

en particulier les amours paysannes (texte 15), l'hospitalité des Tahitiens (textes 17 et 18), la liberté amoureuse et le droit de choisir. En définitive, le consentement apparaît comme une véritable conquête sociale revendiquée là où l'on ne l'attend pas (textes 19 et 20), et l'intimité comme un défi dont Julie de Lespinasse reste le symbole. Toujours tourmentée par la mort de son ancien amant, le marquis de Mora, fils de l'ambassadeur d'Espagne en France, qu'elle a trompé avec Guibert, elle se confie à ce dernier et lui exprime son amour en des termes qui manifestent une forme d'impudeur, de liberté (texte 25). La sexualité n'est pas évoquée précisément, mais elle est incluse dans ses déclarations passionnées : une autre façon d'être libre en amour.

Franck SALAÜN

NOTE SUR L'ÉDITION

L'orthographe, la ponctuation et la présentatin des textes cités ont été modernisées. L'édition utilisée pour établir le texte est indiquée en note de bas de page. Par ailleurs, le lecteur trouvera en fin de volume une liste des œuvres citées et les références d'une ou plusieurs éditions critiques, lorsqu'il en existe. Pour faciliter la lecture des extraits, chacun d'entre eux est présenté par une formule qui les situe ou les résume.

I

Fureur de jouir

Tempérament et démon de l'imitation

1
Enfance et jeunesse de Saturnin*

[…]

Je suis le fruit de l'incontinence des révérends pères célestins[1] de la ville de R… Je dis des révérends pères, parce que tous se vantaient d'avoir fourni à la composition de mon individu. Mais quel sujet m'arrête tout à coup ? Mon cœur est agité : est-ce par la crainte qu'on ne me reproche que je révèle ici les mystères de l'Église ? Ah !

---

* Jean Charles Gervaise de Latouche (1715-1782), *Histoire de Dom B…, portier des Chartreux, écrite par lui-même*, à Rome, Chez Philotanus [Legier, Amboise, 1740], p. 2-29. Sur ce texte, voir Emmanuel Boussuge, « Histoire de la première édition de *Dom Bougre* », *Dix-huitième siècle*, n° 49, 2017, p. 393-418.

surmontons ce faible remords : ne sait-on pas que *tout homme est homme, et les moines surtout ?* Ils ont donc la faculté de travailler à la propagation de l'espèce. Hé ! pourquoi la leur interdirait-on ? Ils s'en acquittent si bien.

Peut-être, lecteur, attendez-vous avec impatience que je vous fasse un récit détaillé de ma naissance. Je suis fâché de ne pouvoir pas si tôt vous satisfaire sur cet article, et vous allez me voir de plein saut chez un bonhomme de paysan que j'ai pris longtemps pour mon père.

Ambroise, c'était le nom du bonhomme, il était le jardinier d'une maison de campagne que les célestins avaient à un petit village, à quelques lieues de la ville. Sa femme, Toinette, fut choisie pour me servir de nourrice. Un fils qu'elle avait mis au monde, et qui mourut au moment que je vis le jour, aida à voiler le mystère de ma naissance : on enterra secrètement le fils du jardinier, et celui des moines fut mis à sa place. L'argent fait tout.

Je grandissais insensiblement, toujours cru, et me croyant moi-même fils du jardinier. J'ose dire néanmoins (qu'on me pardonne ce petit trait de vanité) que mes inclinations décelaient ma naissance. Je ne sais quelle influence divine opère sur les ouvrages des moines : il semble que la vertu du froc se communique à tout ce

qu'ils touchent. Toinette en était une preuve. C'était bien la plus fringante femelle que j'aie jamais vue, et j'en ai vu quelques-unes. Elle était grosse, mais ragoûtante : de petits yeux noirs, un nez retroussé, vive, amoureuse, plus parée que ne l'est ordinairement une paysanne. Ç'aurait été un excellent pis-aller pour un honnête homme. Jugez pour des moines.

Quand la coquine paraissait avec son corset des dimanches, qui lui serrait une gorge que le hâle avait toujours respectée, et laissait voir deux tétons qui s'échappaient, ah ! que je sentais bien, dans ce moment, que je n'étais pas son fils, ou que j'aurais volontiers passé sur cette qualité !

J'avais les dispositions toutes monacales. Guidé par le seul instinct, je ne voyais pas une fille que je ne l'embrassasse, que je ne lui portasse la main partout où elle voulait bien la laisser aller ; et quoique je ne susse pas positivement ce que j'aurais fait, mon cœur me disait que j'en aurais fait plus si l'on ne m'eût arrêté.

Un jour qu'on me croyait à l'école, j'étais resté dans un petit réduit où je couchais. Une simple cloison le séparait de la chambre d'Ambroise, dont le lit était justement appuyé contre. Je dormais, il faisait une extrême chaleur, c'était le cœur de l'été. Je fus tout à coup réveillé par les violentes secousses que j'entendis donner

à la cloison. Je ne savais que penser de ce bruit. Il redoublait. En prêtant l'oreille, j'entendis des sons émus et tremblants, des mots sans suite et mal articulés :

– Ah !… doucement, ma chère Toinette, ne va pas si vite ! Ah ! coquine… tu me fais mourir de plaisir, va vite !… Eh ! vite !… Ah !… je me meurs !

Surpris d'entendre de pareilles exclamations, dont je ne sentais pas toute l'énergie, je me rassis. À peine osais-je remuer. Si l'on m'avait su là, j'avais tout à craindre. Je ne savais que penser, j'étais tout ému. L'inquiétude où j'étais fit bientôt place à la curiosité. J'entendis de nouveau le même bruit, et je crus distinguer qu'un homme et Toinette répétaient alternativement les mêmes mots que j'avais déjà entendus. Même attention de ma part. L'envie de savoir ce qui se passait dans cette chambre devint à la fin si vive, qu'elle étouffa toutes mes craintes. Je résolus de savoir ce [qu'il] en était. Je serais, je crois, volontiers entré dans la chambre d'Ambroise pour voir ce qui s'y passait, au risque de tout ce qui aurait pu arriver. Je ne fus pas à cette peine : en cherchant doucement avec la main si je ne trouverais pas quelque trou à la cloison, j'en sentis un qui était couvert par une grande image. Je la perçai et me fis jour. Quel spectacle ! Toinette,

nue comme la main, étendue sur son lit, et le père Polycarpe[2], procureur du couvent, qui était à la maison depuis quelque temps, nu comme Toinette, faisant… quoi ? Ce que faisaient nos premiers parents, quand Dieu leur eut ordonné de peupler la Terre, mais avec des circonstances moins lubriques.

Cette vue produisit chez moi une surprise mêlée de joie, et d'un sentiment vif et délicieux qu'il m'aurait été impossible d'exprimer. Je sentais que j'aurais donné tout mon sang pour être à la place du moine. Que je lui portais d'envie ! Que son bonheur me paraissait grand ! Un feu inconnu se glissait dans mes veines, j'avais le visage enflammé, mon cœur palpitait, je retenais mon haleine, et la pique de Vénus, que je pris à la main, était d'une force et d'une roideur à abattre la cloison, si j'avais poussé un peu fort.

Le père fournit sa carrière, et, en se retirant de dessus Toinette, il la laissa exposée à toute la vivacité de mes regards. Elle avait les yeux mourants et le visage couvert du rouge le plus vif. Elle était toute hors d'haleine, ses bras étaient pendants, sa gorge s'élevait et se baissait avec une précipitation étonnante. Elle serrait de temps en temps le derrière en se raidissant et en jetant de grands soupirs. Mes yeux parcouraient avec une rapidité inconcevable toutes les

parties de son corps : il n'y en avait pas une sur laquelle mon imagination ne collât mille baisers de feu. Je suçais ses tétons, son ventre ; mais l'endroit le plus délicieux, et dessus lequel mes yeux ne purent plus s'arracher, quand une fois je les y eus fixés, c'était… Vous m'entendez. Que cette coquille avait pour moi de charmes ! Ah ! l'aimable coloris ! Quoique couverte d'une petite écume blanche, elle ne perdait rien à mes yeux de la vivacité de sa couleur. Au plaisir que je ressentais, je reconnus le centre de la volupté. Il était ombragé d'un poil épais, noir et frisé. Toinette avait les jambes écartées. Il semblait que sa paillardise fût d'accord avec ma curiosité pour ne me rien laisser à désirer.

Le moine, ayant repris vigueur, vint de nouveau se présenter au combat : il se remit sur Toinette avec une nouvelle ardeur, mais ses forces trahirent son courage, et, fatigué de piquer inutilement sa monture, je lui vis retirer l'instrument de la coquille de Toinette, lâche et baissant la tête. Toinette, dépitée de sa retraite, le prit et se mit à le secouer. Le moine s'agitait avec fureur, et paraissait ne pouvoir supporter le plaisir qu'il ressentait. J'examinais tous leurs mouvements, sans autre guide que la nature, sans autre instruction que l'exemple, et, curieux de savoir ce qui pouvait occasionner ces

mouvements convulsifs du père, j'en cherchai la cause en moi-même. J'étais surpris de sentir un plaisir inconnu qui augmentait insensiblement, et devint enfin si grand que je tombai pâmé sur mon lit. La nature faisait des efforts incroyables, et toutes les parties de mon corps semblaient fournir aux plaisirs de celle que je caressais. Il tomba enfin de cette liqueur blanche dont j'avais vu une si grande profusion sur les cuisses de Toinette. Je revins de mon extase et retournai au trou de la cloison. Il n'était plus temps : le dernier coup était joué, la partie était finie. Toinette se rhabillait, le père l'était déjà.

Je restai quelque temps l'esprit et le cœur remplis de l'aventure dont je venais d'être témoin, et dans cette espèce d'étourdissement qu'éprouve un homme qui vient d'être frappé par l'éclat d'une lumière étrangère. J'allais de surprise en surprise : les connaissances que la nature avait mises dans mon cœur venaient de se développer, les nuages dont elle les avait couvertes s'étaient dissipés. Je reconnus la cause des différents sentiments que j'éprouvais tous les jours à la vue des femmes. Ces passages imperceptibles de la tranquillité aux mouvements les plus vifs, de l'indifférence aux désirs n'étaient plus des énigmes pour moi.